

production locale. Les liens interculturels sont ici manifestes. Le cas de Métaponte se trouve enrichi de ces parallèles. Le mobilier de la tombe 20 comporte des objets appartenant à la vie militaire et agonistique. La tombe 18 contenait divers artefacts montrant l'intégration du défunt dans la communauté : un stylet prouve que le défunt était alphabétisé. La présence d'équipements militaires (leur dépôt funéraire est une coutume osco-samnite) et celle de vases protolucaniens laissent à penser qu'il pourrait s'agir d'un guerrier italique entré au service de la cité grecque. La tombe 415 a livré le même type de mobilier, mais elle avait un caractère monumental plus marqué. Les vases semblent être un support préférentiel de diffusion des valeurs culturelles et sociales. Ces deux tombes étaient situées en périphérie, d'où l'hypothèse d'une élite indigène, éventuellement initiée à l'orphisme et au pythagorisme. La surenchère d'éléments grecs, comme dans la « Tombe du plongeur », serait une manière de compenser l'origine indigène du défunt. Enfin, la tombe 336, où était inhumé l'individu souffrant d'acromégalie, se distingue des autres, en ce qu'elle était couverte par des tuiles. Elle comportait plusieurs vases dont un alabastré rare. L'analyse de l'iconographie va dans un sens eschatologique. Le dysfonctionnement hormonal induit par la pathologie entraînant un abaissement de la voix, on peut se demander si le défunt avait profité de sa voix grave pour se faire remarquer comme chanteur. Si c'est bien un musicien, la déformation des os de sa main en revanche l'a contraint à cesser de jouer de l'instrument à la fin de sa vie. Est formulée l'hypothèse de voir dans cet homme un étranger à la cité, peut-être disciple du Pythagoricien Hippase de Métaponte. En effet, sur 218 Pythagoriciens, 38 sont originaires de Métaponte. Sa taille inhabituelle d'ailleurs le rapprochait de Pythagore, qui était plus grand que la moyenne. La conclusion proposée de ce cas d'étude suggère que ces particularités physiques du mort ont pu donner l'impression qu'il était un chaman doté de pouvoirs thaumaturgiques. L'ouvrage se clôt sur des tableaux synoptiques très utiles réunissant les principales données anthropologiques et archéologiques. En somme, malgré quelques redites et quelques hypothèses méritant un examen plus approfondi, ce livre propose une synthèse utile sur les cordophones trouvés dans les tombes de Grande-Grèce. On regrette toutefois l'absence d'étude organologique pour couronner l'ensemble.

Sylvain PERROT

Pierre O. JUHEL, *Autour de l'infanterie d'élite macédonienne à l'époque du royaume antigonide. Cinq études militaires entre histoire, philologie et archéologie*. Oxford, Archaeopress Publishing Ltd., 2017. 1 vol. broché, x-277 p., nombr. ill. n./b. et coul. (ARCHAEOPRESS ARCHAEOLOGY). Prix : 34 £ (+ taxes). ISBN 978-1-78491-732-6.

Cet ouvrage rassemble cinq études issues des recherches menées par Pierre Juhel dans le cadre de sa thèse de doctorat en histoire ancienne et archéologie, *L'armée du royaume de Macédoine à l'époque hellénistique (323-148 av. J.-C.). Les troupes « nationales »*. Organisation et analyse de l'iconographie militaire, avec déductions quant à la nature de l'armement, soutenue en 2007 à l'Université de Paris IV. Ce livre, qui a pour cadre la Macédoine des Antigonides, se présente sous la forme d'un recueil de textes portant sur l'apparition et la nature de la phalange macédonienne (p. 1-93), sur l'infanterie d'élite que sont les hypaspistes et les peltastes (p. 94-160),

sur l'infanterie lourde (p. 161-172), sur l'ambivalence de certains termes relatifs aux institutions militaires macédoniennes – notamment les sômatophylaxes – (p. 173-212), et sur deux armes d'époque hellénistique (p. 213-277). L'auteur s'appuie sur une riche documentation qui est surtout composée de sources philologiques et iconographiques ; l'archéologie joue ici un rôle plutôt secondaire, les vestiges archéologiques de l'armement (que l'auteur connaît au demeurant très bien) n'étant que peu évoqués. Au début de l'ouvrage, le lecteur trouvera une table des matières (p. I-V) très détaillée, qui corrige l'absence d'index, ainsi qu'une liste des figures (p. VII-VIII). L'ouvrage est d'ailleurs richement illustré. – La première étude évoque l'apparition de la phalange macédonienne, dont l'origine remonterait selon l'*opinio communis* à Philippe II, et sa nature exacte à l'époque des Antigonides (p. 1-93). Dans l'Antiquité, la phalange désigne une formation serrée de combattants. Le terme reste cependant assez imprécis puisqu'il n'apporte en effet aucune information sur la disposition exacte des combattants au sein de cette formation, ni même sur leur panoplie ou bien sur leur manière de se battre ou de tenir les armes. L'auteur revient tout d'abord sur le long et riche débat historiographique, animé essentiellement par les spécialistes germanophones et anglophones de la question militaire. Grâce à un important travail de documentation, l'auteur dresse le tableau des conclusions hâtives, des incohérences ou bien encore des erreurs factuelles de ses prédécesseurs (voir aussi p. 69-74). Il propose ensuite une analyse détaillée des sources littéraires concernant les réformes militaires de Philippe II, l'apparition de la phalange macédonienne, la sarisse et son maniement. Il complète son étude par les données issues de l'iconographie antique en se tournant en préambule vers les armes des fantassins byzantins et médiévaux (p. 31-39). L'auteur parvient ainsi à formuler plusieurs conclusions. Tout d'abord, Philippe II de Macédoine a bel et bien pris l'initiative de réformes militaires qui visaient à instaurer des modifications structurelles dans la phalange, mais en s'appuyant sur une organisation militaire antérieure sans occasionner pour autant une « révolution militaire » (p. 1). Les phalangistes de Philippe II et d'Alexandre le Grand auraient ainsi manié leur arme d'une seule main, chaque rangée utilisant d'ailleurs des sarisses de longueurs différentes. Le maniement de la sarisse à deux mains serait un apport plus tardif (premier quart du III<sup>e</sup> s. ou bien fin du troisième quart du III<sup>e</sup> s. av. J.-C., p. 61). En outre, les premiers rangs de la phalange auraient été aussi « lourdement armés que les hoplites grecs » (p. 61). Encore faudrait-il savoir exactement à quoi l'auteur, si prompt à corriger ses prédécesseurs (voir p. 161-162), fait référence ici. La deuxième étude aborde les troupes d'élite de l'armée macédonienne, les hypaspistes et les peltastes (p. 94-160). Les hypaspistes sont surtout connus sous les règnes de Philippe II et d'Alexandre le Grand : ils formaient alors une troupe d'élite, de 3000 hommes environ, disposée à l'avant de la phalange. Plus tard, sous le règne des Diadoques, les hypaspistes ne semblent plus être concernés par la bataille en formation serrée. Aux III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> s. av. J.-C., cette troupe, réduite alors en nombre, est affectée à la protection rapprochée du roi (les fameux hypaspistes royaux) ou fait office de police militaire (p. 95). Ces hommes, qui appartenaient à l'élite de la société macédonienne, étaient équipés d'une lance courte, mais aussi d'un bouclier, peut-être l'*aspis* des hoplites grecs si l'on suit l'argumentation de l'auteur (p. 99-103). P. Juhel se penche ensuite sur les peltastes de l'armée macédonienne, lesquels constituent également une troupe d'élite qui succèdera à celle des hypaspistes. Notons que les

hypaspistes et les peltastes ne se laissent pas facilement identifier dans les sources iconographiques (p. 104-112, p. 125-145). L'auteur fait certes preuve de la plus grande prudence dans ses conclusions, mais le lecteur peine quelque peu à le suivre dans sa rapide analyse des sources iconographiques. Dans la troisième étude, P. Juhel discute de la notion d'infanterie lourde en Macédoine, à partir d'une description donnée par Polybe *Hist.*, XVIII, 29-30, 4 (p. 161-172). Les spécialistes d'histoire militaire distinguent généralement les troupes dites lourdes des troupes dites légères, en prenant en compte l'armement individuel de chaque combattant, mais aussi leur disposition sur le champ de bataille et leur mode de combat. En réalité, les sources sont parfois tellement insaisissables qu'il est souvent difficile de conclure. Selon l'auteur, l'équipement des phalangistes macédoniens serait plus léger que celui des hoplites grecs – ce qui, à mon sens, reste à discuter –, mais en raison de sa capacité à enfoncer la formation adverse, le groupe serait à considérer dans son ensemble comme une infanterie lourde (p. 167). Dans la quatrième étude, l'auteur livre quelques remarques d'ordre philologique et historique sur les troupes d'élite de l'armée macédonienne, les sômatophylaxes et les hypaspistes (p. 173-212). Le lecteur s'interroge : pourquoi ne pas avoir traité la question des hypaspistes plus tôt (voir ci-dessus p. 94-112) ? Les sômatophylaxes constituent une garde rapprochée, dont le profil évolue progressivement. P. Juhel s'appuie à la fois sur les sources grecques et latines. Toute la difficulté de l'analyse réside dans la connaissance que les auteurs latins avaient des institutions macédoniennes ; par ailleurs, le sens des mots ou des syntagmes évolue au fil du temps pour recouvrir diverses réalités. En conclusion, l'auteur s'étonne de la « méthode historique » des auteurs antiques, mais cette fausse naïveté ne convainc guère (voir p. 199 et l'appendice p. 200-204). La cinquième étude porte sur deux armes qui seraient apparues à l'époque hellénistique (p. 213-277). L'auteur évoque tout d'abord le cas de la *phoinikis* qui désignerait, selon lui, un corselet, c'est-à-dire une cuirasse, en feutre (p. 216-217), de couleur rouge pourpre, qui serait attesté par les sources iconographiques (p. 219). Une objection s'élève aussitôt dès lors que cet équipement militaire n'est pas nouveau puisqu'il est déjà attesté à Sparte et dans d'autres cités grecques, dès l'époque archaïque. Il est généralement interprété comme un vêtement appartenant à l'équipement du guerrier (p. 214) ou même assimilé à une couleur (cf. J.-C. Couvenhes, « Le rouge porté au combat à Sparte : une couleur sang, mais laquelle ? », dans L. Bodiou & V. Mehl (Ed.), *L'Antiquité écarlate. Le sang des Anciens*, Rennes, 2017, p. 61-74). Le sentiment qui prévaut est que de nombreuses questions n'ont pas été abordées. L'auteur revient ensuite sur un nouveau type de casque, qu'il désigne, d'après A. Reinach, « Trophées macédoniens », *REG XXVI/1913*, p. 393, par le nom de *morion macédonien* (p. 262-263). À ma connaissance, ce casque n'est connu que par les sources iconographiques et aucun exemplaire n'en a été mis au jour par les archéologues. L'auteur s'appuie ici sur un corpus homogène de statuettes de terre cuite découvertes en 1962 à Pella. D'une hauteur de 40 cm environ, ces objets représentaient la déesse Athéna coiffée d'un casque bombé, à hauts bords relevés et muni de cornes de bovidé. La forme et les hauts bords relevés de ce couvre-chef évoqueraient un casque, le *morion*, en usage à la Renaissance, d'où l'appellation choisie par l'auteur. Les casques représentés sur les statuettes de Pella sont en effet d'une très grande homogénéité et on est enclin à suivre l'hypothèse avancée ici. Au

terme de la lecture de cet ouvrage, quelques remarques s'imposent. L'ouvrage pâtit d'un certain nombre de faiblesses qu'il ne saurait être question de toutes relever ici. D'une grande densité et d'une érudition soutenue, ce recueil, écrit d'une belle plume, n'est pas de lecture facile et ce pour plusieurs raisons : l'ampleur prise par les notes de bas de page (p. 1, 33, 51, etc.), qui occupent parfois une page entière (p. 22, 41, 59, etc.), interrompt constamment le fil de la lecture. Le lecteur peine à affronter cette masse compacte d'informations qui s'avère pourtant d'un grand intérêt. À cela, s'ajoutent les nombreuses digressions de l'auteur, l'abondance des citations et les allers-retours incessants entre texte et notes qui sont autant d'obstacles à la fluidité du discours. Le lecteur perd souvent le fil du propos et peine à en dégager les idées essentielles, et plus encore les apports personnels de l'auteur. Une solide conclusion générale et un résumé en anglais auraient ainsi permis de synthétiser les idées avancées et d'assurer une meilleure diffusion des résultats de cette étude. Ces quelques remarques sur la forme ne doivent cependant pas masquer le travail de fond que nous propose ici l'auteur. Le lecteur a conscience d'être devant un travail de recherche d'une grande générosité : P. Juhel nous livre sans hésitation le résultat de ses recherches et les conclusions auxquelles il est parvenu au terme d'un travail de plusieurs années. Cet ouvrage, qui s'adresse surtout à un lectorat de spécialistes de la question militaire, dresse un bilan indispensable de l'historiographie moderne qui a construit au fil du temps une histoire devenue bancale, si ce n'est parfois fantasmée, autour de la phalange et des institutions militaires macédoniennes. L'auteur s'est attelé à une tâche immense et nécessaire, celle de dénouer les fils d'un écheveau complexe qui s'est formé autour de l'un des thèmes favoris de l'*Altertums-wissenschaft*. La masse documentaire réunie fait de cet ouvrage un outil destiné à une meilleure compréhension de l'infanterie d'élite macédonienne, même si les analyses et les conclusions ne manqueront pas de susciter de vives discussions.

Isabelle WARIN

Dominique MULLIEZ (Ed.), *Thasos. Métropole et colonies*. Actes du symposium international à la mémoire de Marina Sgourou, Thasos, 21-22 septembre 2006. *Θάσος. Μητρόπολη και αποικίες. Πρακτικά του διεθνούς συμποσίου στη μνήμη Μαρίας Σγούρου, Θάσος, 21-22 Σεπτεμβρίου 2006*. Paris, De Boccard, 2017. 1 vol. broché, 21 x 30 cm, ill. n./b., 454 p. (RECHERCHES FRANCO-HELLÉNIQUES, 5). Prix : 84 €. ISBN 978-2-86958-288-0.

L'ouvrage rassemble les actes d'un colloque organisé en 2006 en l'honneur de l'archéologue grecque Marina Sgourou, disparue prématurément après avoir consacré une grande partie de sa carrière à Thasos. Il comprend 24 contributions en français, en anglais et en grec, organisées de manière globalement thématique malgré l'absence de subdivision affichée. Les trois premières contributions dressent le décor de l'environnement thasien, en s'appuyant sur les données de la géoarchéologie et de la géomorphologie. Laurent Lespez retrace l'évolution des paysages thasiens depuis le Néolithique jusqu'à la fin du premier millénaire av. n.è. au gré des interactions homme-milieu, tandis que Gilles Sintès consacre une étude spécifique à la plaine de Liménas, lieu d'implantation du centre politique de la cité, fortement modifiée au fil